

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Le Caractère fétiche de la marchandise
et son secret*

Critique du droit politique hégélien

Critique de l'économie politique

KARL MARX

*Contribution à la critique
de la Philosophie du droit de Hegel*

Traduit de l'allemand
par JULES MOLITOR



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

TITRE ORIGINAL

Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie

POUR L'ALLEMAGNE, *la critique de la religion* est finie en substance. Or, la critique de la religion est la condition première de toute critique.

L'existence *profane* de l'erreur est compromise, dès que sa céleste *oratio pro aris et focis* a été réfutée. L'homme qui, dans la réalité fantastique du ciel où il cherchait un surhomme, n'a trouvé que son propre *reflet*, ne sera plus tenté de ne trouver que sa propre *apparence*, le non-homme, là où il cherche et est forcé de chercher sa réalité véritable.

Le fondement de la critique irrégieuse est celui-ci: *L'homme fait la religion*, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. Mais *l'homme* n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme, c'est *le monde de l'homme*, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, une *conscience erronée du monde*, parce qu'ils constituent eux-mêmes un *monde faux*. La religion est

Le présent texte a paru pour la première fois les *Annales franco-allemandes* (*Deutsch-französische Jahrbücher*, I-II), en février 1844.

© Éditions Allia, Paris, 1998, 2018.

la théorie générale de ce monde, son *compendium* encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son *point d'honneur** spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la *réalisation fantastique* de l'*essence humaine*, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité véritable. La lutte contre la religion est donc par ricochet la lutte contre *ce monde*, dont la religion est l'*arôme* spirituel.

La misère *religieuse* est, d'une part, l'*expression* de la misère réelle, et, d'autre part, la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'*opium* du peuple.

Le *véritable* bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur *illusoire* du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est *exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions*. La critique

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.E.)

de la religion est donc, en germe, la *critique de cette vallée de larmes*, dont la religion est l'*auréole*.

La critique a effeuillé les fleurs imaginaires qui couvraient la chaîne, non pas pour que l'homme porte la chaîne prosaïque et désolante, mais pour qu'il secoue la chaîne et cueille la fleur vivante. La critique de la religion désillusionne l'homme, pour qu'il pense, agisse, forme sa réalité comme un homme désillusionné, devenu raisonnable, pour qu'il se meuve autour de lui et par suite autour de son véritable soleil. La religion n'est que le soleil illusoire qui se meut autour de l'homme, tant qu'il ne se meut pas autour de lui-même.

L'histoire a donc la *mission*, une fois que la *vie future de la vérité* s'est évanouie, d'établir la vérité de la vie présente. Et la première *tâche de la philosophie*, qui est au service de l'histoire, consiste, une fois démasquée l'*image sainte* qui représentait la renonciation de l'homme à lui-même, à démasquer cette renonciation sous ses *formes profanes*. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la *critique de la religion* en *critique du droit*, la *critique de la théologie* en *critique de la politique*.

Les développements qui suivent – une contribution à ce travail – ne se rattachent pas directement à l’original, mais à une copie, à la philosophie politique et à la *philosophie* allemande du droit, pour la seule raison qu’ils se rattachent à l’*Allemagne*.

Si l’on voulait partir du *statu quo* allemand, fût-ce de la seule façon adéquate, c’est-à-dire négative, le résultat n’en resterait pas moins un *anachronisme*. La négation même de notre présent politique est déjà remise, tel un fait couvert de poussière, dans la pièce de débarras historique des peuples modernes. J’ai beau nier les perruques poudrées, il me reste toujours les perruques non poudrées. Lorsque je nie la situation allemande de 1843, j’en suis, d’après la chronologie française, à peine en l’année 1789, et encore moins au centre même du temps présent.

Bien plus, l’histoire allemande s’enorgueillit d’un mouvement que nul peuple n’a réalisé avant elle dans la sphère historique, et que nul peuple ne reproduira après elle. Nous avons en effet partagé les restaurations des peuples modernes, sans partager leurs révolutions. Nous avons été restaurés, d’abord parce que d’autres peuples ont

supporté une contre-révolution ; la première fois, parce que nos maîtres eurent peur, la seconde fois parce que nos maîtres n’eurent pas peur. Nous, nos bergers à notre tête, nous n’avons jamais été qu’une fois en compagnie de la liberté, et ce fut *le jour de son enterrement*.

Une école qui explique l’infamie d’aujourd’hui par l’infamie d’hier ; une école qui déclare que tout cri poussé par le serf sous le knout est un cri rebelle, du moment que le knout est un knout chargé d’années, héréditaire, historique ; une école à qui l’histoire, comme le Dieu d’Israël le fit pour son serviteur Moïse, ne montre que son *a posteriori* ; l’école de droit historique aurait donc inventé l’histoire allemande. Shylock, mais Shylock le valet, elle jure, pour chaque livre de chair découpée dans le cœur du peuple, sur son apparence, sur son apparence historique, sur son apparence germano-chrétienne.

Des enthousiastes bons garçons, nationalistes par tempérament et libéraux par réflexion, recherchent au contraire l’histoire de notre liberté au-delà de notre histoire, dans les forêts vierges teutoniques. Mais en quoi l’histoire de notre liberté

diffère-t-elle de l'histoire de la liberté du sanglier, si l'on ne peut la trouver que dans les forêts? Et d'ailleurs, le proverbe ne dit-il pas : La forêt ne renvoie jamais en écho que ce qu'on lui a crié¹. Donc, paix aux forêts vierges teutoniques!

Guerre à l'état social allemand! Évidemment! Cet état est *au-dessous du niveau de l'histoire*, il est *au-dessous de toute critique*, mais il n'en reste pas moins un objet de la critique, tout comme le criminel, qui est au-dessous du niveau de l'humanité, reste un objet du *bourreau*. En lutte contre cet état social, la critique n'est pas une passion de la tête, mais la tête de la passion. Elle n'est pas un bistouri, mais une arme. Son objet, c'est son *ennemi*, qu'elle veut, non pas réfuter, mais *anéantir*. Car l'esprit de cet état social a été réfuté. En soi et pour soi, cet état ne constitue pas d'objet *qui mérite notre attention*, et c'est quelque chose d'aussi méprisable que méprisé. La critique en soi n'a pas besoin de se fatiguer à comprendre cet objet, puisqu'elle l'a bien saisi depuis

1. Telle demande, telle réponse. (N.d.T.)

longtemps. Elle ne se donne plus comme un *but absolu*, mais uniquement comme un *moyen*. C'est l'*indignation* qui fait l'essence de son style pathétique, c'est la *dénonciation* qui constitue le plus clair de sa besogne.

Il s'agit de faire le tableau de la sourde pression que toutes les sphères sociales font réciproquement peser les unes sur les autres, d'un désaccord général et veule, d'une étroitesse d'esprit aussi présomptueuse que mal renseignée, le tout placé dans le cadre d'un système de gouvernement qui vit de la conservation de toutes les insuffisances et n'est que l'insuffisance dans le gouvernement.

Quel spectacle! La société se trouve divisée, jusqu'à l'infini, en races aussi variées que possible, qui s'affrontent avec de petites antipathies, une mauvaise conscience et une médiocrité brutales, et qui, précisément à cause de leur situation réciproque ombrageuse et ambiguë, sont toutes, sans exception, bien qu'avec des formalités différentes, traitées par leurs *maîtres* comme des *existences* qu'on leur aurait *conçédées*. Et dans ce fait d'être *dominées, gouvernées, possédées*, elles sont même forcées de reconnaître et de confesser une concession du Ciel! Et en

face de ces races, nous voyons les souverains eux-mêmes, dont la grandeur est en raison inverse de leur nombre !

La critique qui s'occupe de cet objet, c'est la critique dans la mêlée. Or, dans la *mêlée*, il ne s'agit pas de savoir si l'adversaire est un adversaire de même rang, noble, *intéressant* ; il s'agit de le *toucher*. Il s'agit de ne pas laisser aux Allemands un seul instant d'illusion et de résignation. Il faut rendre l'oppression réelle plus dure encore en y ajoutant la conscience de l'oppression, et rendre la honte plus honteuse encore, en la livrant à la publicité. Il faut représenter chaque sphère de la société allemande comme la *partie honteuse** de la société allemande ; et ces conditions sociales pétrifiées, il faut les forcer à danser, en leur faisant entendre leur propre mélodie ! Il faut apprendre au peuple à *avoir peur* de lui-même, afin de lui donner du *courage**. On satisfait ainsi un besoin impérieux du peuple allemand, et les besoins des peuples sont en dernière analyse les raisons ultimes de leur satisfaction.

Et même pour les peuples *modernes* cette lutte contre le fond borné du *statu quo* allemand ne peut pas ne pas présenter d'intérêt.

Le *statu quo* allemand est en effet le *parachèvement ouvert* de l'*ancien régime**, et l'*ancien régime** est la tare cachée de l'*État moderne*. La lutte contre le présent politique allemand, c'est la lutte contre le passé des peuples modernes, et les réminiscences de ce passé ne cessent de les importuner. Il est instructif, pour les peuples modernes, de voir l'*ancien régime** qui a, chez eux, connu la *tragédie*, jouer la *comédie* comme revenant allemand. L'*ancien régime** eut une histoire *tragique*, tant qu'il fut le pouvoir préexistant du monde, et la liberté une simple incidence personnelle, en un mot, tant qu'il croyait et devait croire lui-même à son droit. Tant que l'*ancien régime** luttait, comme ordre réel du monde contre un autre monde naissant, il y avait de son côté une erreur historique, mais pas d'erreur personnelle. C'est pourquoi sa mort fut tragique.

Le régime allemand actuel, au contraire, qui n'est qu'un anachronisme, une contradiction flagrante à des axiomes universellement reconnus, la nullité, dévoilée au monde entier, de l'*ancien régime**, ne fait plus que s'imaginer qu'il croit à sa propre essence et demande au monde de pratiquer